

Salut, glaciers sublimes !

Autor(en): **Constançon, M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **57 (1919)**

Heft 15

PDF erstellt am: **14.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-214645>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

paysans difficilement novateurs. Les pommes de terre sont *fiévreuses*, disaient-ils, et tout au plus bonnes pour les pourceaux. Ce n'est qu'au printemps qu'on retrouvait en terre les fameux tubercules qui réhabilitèrent peu à peu le *fruit à Parmentier*, auquel bien des vieillards de cette génération ne se rallièrent point.

Que de choses changées en cent ans !
Lourtier, 28 mars 1919. M. GABBUD.

Petite cause, grands effets. — Dans une discussion sur l'alcoolisme et l'abstinence, M. X. s'écrie :

— Savez-vous, Messieurs, quel est le grand coupable, le microbe responsable du fléau de l'ivrognerie ?

— ??

— C'est le piano !

— ???

— N'est-ce pas pour fuir cet instrument de torture que tant de maris s'en vont à la pinte, seul endroit où l'on soit à l'abri de ses méfaits ?

— Qu'en pensent nos aimables lectrices ?

Dix chansons villageoises. — Les éditeurs Fœtisch Frères S. A. publient 40 chansons villageoises de Gustave Waldner, sur des paroles de Marius Chamol. On y trouve le savoureux humour, la verve de l'auteur de « *Piclette* » et de « *Jean-Louis aux frontières* ». Quant à la musique de G. Waldner, gaie, alerte et spirituelle ou gentiment sentimentale, elle s'adapte parfaitement bien au texte.

SALUT, GLACIERS SUBLIMES !

On nous communique un numéro de *l'Essor* — il n'est pas d'aujourd'hui — contenant cette amusante parodie du « *Salut, glaciers sublimes !* », composée à propos du projet d'un chemin-de-fer montant à l'assaut d'une des principales sommités de nos Alpes vaudoises.

SALUT, glaciers sublimes,
Vous qui touchiez aux cieux !
Nous gravissons vos cimes
Dans des wagons moëlleux.
La neige se colore
Aux feux d'un projecteur,
Et l'on attend l'aurore
Près d'un radiateur.

Des monts jadis tranquilles
Le chamois s'est enfui,
Le bruit lointain des villes
Y parvient aujourd'hui.
C'est ici qu'on vous montre
La terre et ses laideurs,
C'est là-haut qu'on rencontre
Tout ce qu'on vit ailleurs.

Voici la cime altièrre,
Au front découronné ;
À ses beaux flancs de pierre
Un rail s'est cramponné.
O célestes campagnes,
Nature immense !
Pleurons, sur les montagnes,
Pleurons la liberté.

M. CONSTANÇON.

La livraison d'avril 1919 de la *Bibliothèque Universelle* et *Revue Suisse* contient les articles suivants :

— Marcel Rouff. Les moulins à vent. Comédie. — Maurice Milliod. Metallum et Militaria. — Paul Sirven. Le second voyage de M. Micromégas. (*Troisième partie*). — Virgile Rossel. Des conférences de La Haye aux conférences de la paix. — Savitar. Le spectre de l'ancienne Slavie occidentale. — René Gouzi. Peuh... une négresse ! — Luc Mathez. Contre un canton du Jura. — Edouard Combe. Etatismisme ou coopération. — Eug. Mottaz. Lettres inédites de Stanislas-Auguste Poniatowski. (*Quatrième et dernière partie*). — Jean Nicollier. Poésies. — Chroniques allemande. (A. Guillard) ; russe. (Ossip Lourié) ; suisse romande. (Maurice Milliod) ; scientifique. (Henry de Varigny) ; politique. (Ed. Rossier). Revue des livres.

La *Bibliothèque Universelle* paraît au commencement de chaque mois par livraisons de 200 pages.

— **Aux temps troublés actuels.** — *Lui* : — Ce n'est pas étonnant que les pieds te fassent mal avec tes chaussures trop étroites.

Elle. — On se restreint comme on peut ; moi j'ai restreint ma peinture.

Dédié aux jeunes. — On sait qu'il n'y a plus d'enfants, aujourd'hui. La charmante ingénuité de l'âge tendre, qui faisait jadis nos délices, est mal portée, maintenant. On est homme et femme dès le berceau.

Et, pourtant, Jean-Jacques Rousseau n'a-t-il pas dit, avec beaucoup de raison, certes :

« La nature veut que les enfants soient enfants avant que d'être hommes ! »

Pauvre Rousseau ! Il n'a plus guère voix au chapitre.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

LA MAISON DU CHAT-QUI-PELOTE

PAR

HONORÉ DE BALZAC

Au milieu de la rue Saint-Denis, presque au coin de la rue du Petit-Lion, existait naguère une de ces maisons précieuses qui donnent aux historiens la facilité de reconstruire par analogie l'ancien Paris. Les murs menaçants de cette bicoque semblaient avoir été bariolés d'hieroglyphes. Quel autre nom le flâneur pouvait-il donner aux X et aux V que traçaient sur la façade les pièces de bois transversales ou diagonales dessinées dans le badigeon par de petites lézardes parallèles ? Evidemment, au passage de toutes les voitures, chacune de ces solives s'agitait dans sa mortaise. Ce vénérable édifice était surmonté d'un toit triangulaire dont aucun modèle ne se verra bientôt plus à Paris. Cette couverture, tordue par les intempéries du climat parisien, s'avancait de trois pieds sur la rue, autant pour garantir des eaux pluviales le seuil de la porte, que pour abriter le mur d'un grenier et sa lucarne sans appui. Ce dernier étage était construit en planches clouées l'une sur l'autre comme des ardoises, afin sans doute de ne pas charger cette frêle maison.

Par une matinée pluvieuse, au mois de mars, un jeune homme, soigneusement enveloppé dans son manteau, se tenait sous l'auvent de la boutique qui se trouvait en face de ce vieux logis, et paraissait l'examiner avec un enthousiasme d'archéologue. A la vérité, ce débris de la bourgeoisie du seizième siècle pouvait offrir à l'observateur plus d'un problème à résoudre. Chaque étage avait sa singularité. Au premier, quatre fenêtres longues, étroites, rapprochées l'une de l'autre, avaient des carreaux de bois dans leur partie inférieure, afin de produire ce jour douteux, à la faveur duquel un habile marchand prête aux étoffes la couleur souhaitée par ses chalandes. Le jeune homme semblait plein de dédain pour cette partie essentielle de la maison, ses yeux ne s'y étaient pas encore arrêtés. Les fenêtres du second étage, dont les jalousies relevées laissaient voir, au travers de grands carreaux en verre de Bohême, de petits rideaux de mousseline rousse, ne l'intéressaient pas davantage. Son attention se portait particulièrement au troisième, sur d'humbles croisées dont le bois travaillé grossièrement aurait mérité d'être placé au Conservatoire des arts et métiers pour y indiquer les premiers efforts de la menuiserie française. Ces croisées avaient de petites vitres d'une couleur si verte, que, sans son excellente vue, le jeune homme n'aurait pu apercevoir les rideaux de toile à carreaux bleus qui cachaient les mystères de cet appartement aux yeux des profanes.

Parfois, cet observateur, ennuyé de sa contemplation sans résultat, ou du silence dans lequel la maison était ensevelie, ainsi que tout le quartier, abaissait ses regards vers les régions inférieures. Un sourire involontaire se dessinait alors sur ses lèvres, quand il revoyait la boutique où se rencontraient, en effet, des choses assez risibles. Une formidable pièce de bois, horizontalement appuyée sur quatre piliers qui paraissaient courbés par le poids de cette maison décrépite, avait été rechargée d'autant de couches de diverses peintures que la joue d'une vieille duchesse en a reçu de rouge. Au milieu de cette large poutre mignardement sculptée se trouvait un antique tableau représentant un chat qui pelotait. Cette toile causait la gaieté du jeune homme. Mais il faut dire que le

plus spirituel des peintres modernes n'inventerait pas de charge plus comique. L'animal tenait dans une de ses pattes de devant une raquette aussi grande que lui, et se dressait sur ses pattes de derrière pour mirer une énorme balle que lui renvoyait un gentilhomme en habit brodé. Dessin, couleurs, accessoires, tout était traité de manière à faire croire que l'artiste avait voulu se moquer du marchand et des passants. En altérant cette peinture naïve, le temps l'avait rendue encore plus grotesque par quelques incertitudes qui devaient inquiéter de consciencieux flâneurs. Ainsi la queue mouchetée du chat était découpée de telle sorte qu'on pouvait la prendre pour un spectateur, tant la queue des chats de nos ancêtres était grosse, haute et fournie.

Cependant l'inconnu ne restait certes pas là pour admirer ce chat, qu'un moment d'attention suffisait à graver dans la mémoire. Cet étrange jeune homme devait être aussi curieux pour les commerçants du Chat-qui-pelote, que le Chat-qui-pelote l'était pour lui. Une cravate éblouissante de blancheur rendait sa figure tourmentée encore plus pâle qu'elle ne l'était réellement. Le feu tour à tour sombre et pétillant que jetaient ses yeux noirs s'harmoniait avec les contours bizarres de son visage, avec sa bouche large et sinieuse qui se contractait en souriant. Son front, ridé par une contrariété violente, avait quelque chose de fatal. Le front n'est-il pas ce qui se trouve de plus prophétique en l'homme ? Quand celui de l'inconnu exprimait la passion, les plis qui s'y formaient causaient une sorte d'effroi par la vigueur avec laquelle ils se prononçaient ; mais lorsqu'il reprenait son calme, si facile à troubler, il y respirait une grâce lumineuse qui rendait attrayante cette physiologie où la joie, la douleur, l'amour, la colère, le dédain éclataient d'une manière si communicative que l'homme le plus froid en devait être impressionné.

Cet inconnu se dépitait si bien au moment où l'on ouvrait précipitamment la lucarne du grenier, qu'il n'y vit pas apparaître trois joyeuses figures rondelottes, blanches, roses, mais aussi communes que le sont les figures du Commerce sculptées sur certains monuments. Ces trois faces, encadrées par la lucarne, rappelaient les têtes d'anges bouffis semés dans les nuages qui accompagnent le Père éternel.

Les apprentis respirèrent les émanations de la rue avec une avidité qui démontrait combien l'atmosphère de leur grenier était chaude et méphitique. Après avoir indiqué ce singulier factionnaire, le commis qui paraissait être le plus jovial disparut et revint en tenant à la main un instrument dont le métal inflexible a été récemment remplacé par un cuir souple ; puis tous prirent une expression malicieuse en regardant le badaud qu'ils aspergèrent d'une pluie fine et blanchâtre dont le parfum prouvait que les trois mentons venaient d'être rasés. Elevés sur la pointe de leurs pieds et réfugiés au fond de leur grenier pour jouir de la colère de leur victime, les commis cessèrent de rire en voyant l'insouciant dédaigner avec lequel le jeune homme secoua son manteau, et le profond mépris que peignit sa figure quand il leva les yeux sur la lucarne vide.

(A suivre).

Grand Théâtre. — La revue *Kamarad's pas hapoul* fait feu qui dure. Son succès, d'ailleurs très mérité, ne faiblit point. C'est chaque soir applaudissements plus chaleureux, rappels plus nombreux.

Royal Biograph — Le nouveau programme est, certes, des plus variés et des plus sensationnels : « Un ange a passé... », une attendrissante comédie dramatique, mise à la scène pour la mignonne et espiègle Simone Genevois. Puis une nouvelle série de dessins animés des plus drôles « Le chien policeman ». Dans le même programme, les trois derniers épisodes de l'immense succès « Mascamor » : « La note de violoncelle », « Le Destin », enfin « Le Boomerang », dernier épisode où a lieu la démonstration du terrible engin, le Boomerang. Citons encore d'excellentes actualités, une très bonne vue documentaire « Le montage des papillons ». Tous les jours il y a matinée à 3 h. et le dimanche deux matinées : à 2 ½ h. et à 4 ¼ heures.

Ketol NEURALGIE MIGRAINE
BOITE 10 PASTILLES F. 180
TOUTES PHARMACIES

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS